



LE GENERAL BULLER.

LA FAMINE AUX INDES.

C'est le grand homme actuel d'Angleterre, le futur vengeur du Majuba hill l'adversaire du vieux général Joubert, le disciple favori de lord Wolseley. On vante beaucoup la belle intelligence décelée, la puissance de tactique de ce chef dont toute la nation attend beaucoup et dont on apprécie surtout la franche rotondeur, la constante gaieté à table, le bel appétit et l'art d'étancher allègrement la soif que provoquent tous les déplacements de la cuisine d'outre-Manche.

Le général sir Buller est un pur Anglo-Normand Saxon que l'on compare volontiers de l'autre côté du détroit au maréchal de Saxe, dont il aurait à la fois, les facultés galantes et bachiques, aussi bien que la puissance laborieuse, l'infatigable physique et toute la plénitude intellectuelle.

Exactement soixante ans, un colosse busté comme Bismarck, d'encolure énorme, les yeux petits, inquiétants, enfoncés dans l'ombre d'une arcade sourcillière prédominante, un nez rapide, charnu, sous lequel se hérissent une moustache blanche, épaisse, comme une double touffe d'herbe roussie par la poudre, la lèvre inférieure tombante, mais sans dédain; la figure large, colorée, un peu empâtée, les cheveux blanchissants, courts et drus et, sous la casquette droite à large visière galonnée d'or, on remarque les oreilles longues qui semblent décollées du crâne; telles des nageoires en mouvement.

Les élections du Maryland.

Baltimore, Maryland, 7 novembre.—Le général Thomas J. Shroyck, président du comité d'état républicain, a été élu par le vote de John Walter Smith, le candidat du parti démocrate aux fonctions de gouverneur du Maryland, par une majorité de dix mille voix.

Nous lisons dans le Temps :

Pendant que les hommes s'amusent à faire la guerre, la nature continue à les décevoir par deux fléaux, dont l'un n'a jamais suspendu ses opérations aux Indes et dont l'autre les reprend après deux ans, la peste et la famine. Le nouveau vice-roi, lord Curzon, a pour ses dévotion, à organiser un vaste système d'assistance publique.

L'aire affectée immédiatement s'étend sur 100,000 milles carrés de territoire britannique avec 15 millions d'habitants, et sur 250,000 milles carrés de territoire indigène avec 15 millions d'habitants. Par malheur, cette superficie comprend les cinquante provinces centrales et le Pendjab du Sud-Est, c'est-à-dire des régions qui ont terriblement souffert de la dernière famine et dont la population, appauvrie, affaiblie, découragée, est incapable physiquement et moralement de faire face après deux ans à peine de répit à une nouvelle épidémie. Quant au Bengale et aux trois quarts des provinces du Nord-Ouest et de l'Oude, avec la Birmanie, Madras et Mysore, ces contrées les plus densément habitées et les plus cultivées de l'Inde sont pratiquement à l'abri, sauf en ce qui concerne l'effet de la hausse du prix des grains et du riz sur les habitants des villes et des campagnes. D'autres régions, comprenant les districts mahrattes du Sud, le Dekkan méridional, dans la présidence de Bombay, une large portion des Etats du Nizam, de l'agence de l'Inde centrale, la moitié ouest des provinces du Nord-Ouest, les districts nord et sud-montagnards du

Pendjab, présentent une situation plus que médiocre et qui peut devenir inquiétante.

Le gouvernement s'occupe avec ardeur de parer au péril. M. Rivaz, représentant du département de l'agriculture et des revenus, a déclaré que des mesures avaient été prises, que les approvisionnements en céréales pouvaient suffire jusqu'au mois de juin 1900, date de l'ouverture de la saison des pluies, et que l'importation des blés étrangers se faisait à Calcutta dans de telles conditions qu'un cœur du Redpoutana ou pouvait vendre les grains à 16 livres pour une roupie ou deux sous la livre.

Malgré tout, on appréhende une famine pire que celles qui ont sévi depuis la terrible année 1868-69. Les populations éprouvées par la crise d'il y a deux ans sont peu à même de résister à de nouvelles privations et à de nouvelles souffrances. Il y a lieu de redouter que la peste ou le typhus ne vienne se greffer sur la famine et que le siècle ne se termine aux Indes par une calamité comme on n'en a pas vu depuis que le sceptre de cet immense empire a passé des mains débilées des héritiers du Grand Mogol aux mains actives et vigoureuses des fils d'Albion.

Il est facile de se faire une idée de l'angoisse que de telles perspectives doivent inspirer à des hommes d'Etat et à des administrateurs un tant soit peu consciencieux et pénétrés de leurs responsabilités. On essaye bien de se rassurer en affirmant que la famine sera moins grave que la dernière, que la situation météorologique permet d'espérer des pluies tardives ou précoces de nature à rendre au sol desséché quelque fertilité, que les chemins de fer et les canaux sont tendus sur le territoire comme un réseau de veines et d'artères à travers lequel la vie circule, qu'enfin les conditions budgétaires sont favorables, que le Trésor pourra faire face aux dépenses extraordinaires sans imposer des charges intolérables à un contribuable dont les ressources n'ont aucun élasticité, et que même il n'est pas jusqu'à la guerre du Transvaal qui ne doive faciliter la tâche aux administrateurs de l'Inde en dominant pour l'instant de 375,000 francs par mois (une goutte d'eau dans un océan) les dépenses du département militaire.

Tout cela est bel et bien, et lord Curzon a raison de chercher à donner courage et sang-froid à l'admirable corps d'employés civils et militaires dont il dispose et qui a accompli peut-être des actes plus héroïques dans la lutte sans trêve et sans éclat contre la famine, contre la misère, contre toutes les formes de la souffrance humaine aux Indes que dans les batailles les plus retentissantes et les guerres les plus renommées. Il faut en bonne justice rendre hommage à ce civil service qui s'est constitué peu à peu, dont le point de départ est plus que suspect, avec les compagnons de Olive et les créatures de Warren Hastings, qui est devenu le modèle de ce que doit être une armée de fonctionnaires européens en pays oriental.

Avec de pareils hommes pour exécuter ses desseins, lord Curzon n'a rien à redouter: les traditions glorieuses des Lawrence, des Havelock, de tant d'autres modestes collecteurs de taxes, juges de district, lieutenants-gouverneurs ou agents du gouverneur général qui ont fondé et maintenu cet immense empire, sont encore vivantes. C'est sur de tels hommes que lord Curzon compte à bon droit, non seulement pour la tâche comparative de lutter contre

la famine sur territoire britannique, avec toutes les ressources d'une administration civilisée, mais aussi pour la mission incomparablement plus difficile de faire adopter et de faire exécuter des mesures d'assistance, de prévention et de soulagement chez ces princes protégés à moitié indépendants qui n'occupent pas moins de 250,000 milles carrés du territoire affecté par la famine.

Par une coïncidence éloquentes — parce qu'elle montre et fait toucher du doigt les causes de faiblesse irrémédiable des plus grands empires militaires — pendant que l'Angleterre lutte avec l'Inde contre une nouvelle et plus terrible famine, la Russie est aux prises avec un fléau analogue. Quand bien même les rêves généreux de l'idéaliste couronné qui a convoqué la Conférence de la Haye se réaliseraient ici-bas, même avec la paix perpétuelle, il n'y aurait pas lieu de craindre que la terre ne pût fournir la vie d'une humanité trop pullulante: la famine et la peste se chargeraient de pratiquer les coupes nécessaires. Seulement ce serait la nature qui prendrait ce soin et pas les hommes, lesquels devraient, pour leur part, répondre la responsabilité de ces saignées périodiques.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

C'est décidément un succès sérieux, un succès durable que celui de M. James K. Hackett, dans la pièce intitulée "Report of Heat-zau". L'acteur y joue deux rôles complètement différents l'un de l'autre, avec une aisance qui a étonné et charmé le public. Impossible de porter plus loin l'art de l'objectif, de passer plus rapidement, comme on dit en argot de coulisses, dans la peau du bonhomme. M. Hackett est très bien entouré. La troupe dont il est le chef fait des merveilles et contribue puissamment au succès de la pièce. En voilà pour semaine de salles comblées.

CRESCENT THEATRE.

"Because she loved him so", est une pièce très amusante. Il y a là des situations extrêmement comiques, dont les acteurs qui interprètent la pièce savent tirer un excellent parti. "Because she loved him so" sera jouée, le soir et en matinée, toute cette semaine, et les habitués du théâtre regretteront certainement sa disparition de l'affiche, samedi soir.

GRAND OPERA HOUSE.

"The Wife" est incontestablement une des meilleures comédies que nous ayons vu jouer sur la scène du Grand Opera, depuis qu'il existe, et les acteurs s'y sont élevés au niveau des auteurs. Certes, la troupe Baldwin-Melville s'était conquis les sympathies publiques depuis quelques semaines; mais jamais elle n'avait autant réussi que cette fois. Aussi la salle du Grand Opera est-elle constamment pleine. C'est incontestablement le succès le plus brillant, surtout le plus mérité, de la saison à ce théâtre.

Arrestation de Jeffries.

New York, 7 novembre.—Le pugiliste James J. Jeffries et son frère John, qui avaient été arrêtés hier soir sous l'accusation de violation de la loi Horton pour défaut de boire dans un café-concert, ont comparu aujourd'hui devant la cour de police. La caution de \$1,000 chacun a été maintenue.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

LA RUSSIE ET LA CHINE.

Déclaration de l'ambassadeur russe à Washington.

Washington, 7 novembre.—Le comte Cassini, ambassadeur de Russie à Washington, qui arrive d'une visite à Saint-Petersbourg et à d'autres capitales européennes, a déclaré aujourd'hui la Presse Associée à dire qu'il est revenu sans instructions spéciales au sujet de la Chine et sans aucune mission à cet égard.

Cette déclaration est motivée par les récents rapports établissant que son intention était de faire savoir au Président et au secrétaire d'Etat Hay que les puissances de l'Europe continentales désiraient que le gouvernement des Etats-Unis indiquât quel port ou quel sphère d'influence il désirait posséder.

L'ambassadeur Cassini a également déclaré que le port commercial russe en Chine, Ta-Lien-Wan, était ouvert à toutes les nations, et il a exprimé la surprise que lui causait l'agitation nouvelle au sujet de la « porte ouverte ». Il a ajouté que les intérêts des Russes étaient identiques à ceux des Américains en Chine.

Le comte Cassini dit qu'il n'y a en Europe aucun mouvement tendant à une intervention dans l'Afrique australe.

Durant son audience à St-Petersbourg, le comte Cassini a donné à l'empereur l'assurance de la continuation des relations amicales entre les Etats-Unis et la Russie, relations qui, dit-il, n'ont jamais été plus satisfaisantes qu'aujourd'hui.

Des prix sont maintenant donnés à partir de 10 piastres pour les Purple Trading Stamps. Voyez l'assortiment de jouets, etc., que vous pouvez avoir gratuitement pour vos enfants en demandant les Purple Trading Stamps.

Volontaires condamnés à mort.

Washington, 7 novembre.—Les rapports sur les cas de trois volontaires condamnés à mort aux Philippines pour outrages envers des natifs sont arrivés à Washington.

Quoiqu'aucune information sur la nature des remarques du général Otis n'ait été donnée, il est compris qu'il a approuvé les verdicts car autrement les papiers n'auraient pas été envoyés à Washington. Il est possible cependant, que son approbation soit accompagnée par une recommandation de commutation de peine.

Mariage d'un fils d'Edison.

New York, 7 novembre.—Mlle Blanche Fowler Travers a été unie par les liens du mariage à M. William Leslie Edison, plus jeune fils de Thomas A. Edison, l'inventeur, aujourd'hui à Elizabeth, N. J. La jeune mariée est la fille du défunt docteur Travers. Le sénateur Daniel, de la Virginie, est son oncle.

Les jeunes époux passeront leur lune de miel en Europe.

Demandez toujours les Purple Trading Stamps, car si vous ne les faites pas le marchand craira que vous n'en faites pas une collection et alors ne vous les offrira pas.

M. Hobart s'affaiblit.

Paterson, 7 novembre.—Le vice-président Hobart s'affaiblit. Le Dr Newton n'a pas publié de bulletin officiel, ce matin. Quand on lui a demandé ce qu'il pensait de l'état de malade, il a dit: le vice-président a passé une nuit agitée; il n'a pas dormi, comme on l'espérait. Les mauvaises heures de la nuit détruisent l'effet des heures heureuses de la journée. Le docteur a ajouté que M. Hobart avait pris très peu de nourriture, mais l'état d'apprit est bon. Impossible de dire combien il a encore de temps à vivre.

Le vote à Buffalo.

Buffalo, N. Y., 7 novembre.—La machine de scrutin dite « Standard » a été employée aujourd'hui pour la première fois, et elle a répondu à toutes les espérances. Le résultat des élections a été connu dans la ville entière quarante cinq minutes après la fermeture des urnes.

Les Républicains ont triomphé sur toute la ligne. Ils ont élu le trésorier et les autres fonctionnaires de la ville, ainsi que de nombreux conseillers municipaux par des majorités variant de deux à neuf mille voix.

Marchés divers.

Paris, 7 novembre.—La rente trois pour cent est cotée à 100 francs 10 centimes.

Londres, 7 novembre.—Consolidés au comptant, 103 5/8; à terme 104 1/16.

Liverpool, 7 novembre.—Coton spot, demande modérée; prix 11/32d plus haut.

American middling fair à 15/32d; good middling 4 1/4; middling 3 1/16; low middling 3 7/8; good ordinary 3 11/16; ordinary 3 1/2d.

Ventes 8,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 7,400 balles coton américain.

Recettes 10,400 balles, 3,000 balles coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture et stables à la clôture.

American middling L. m. c. novembre 3.62; décembre et décembre 3.61; décembre et janvier 3.60; janvier et février 3.59; février et mars 3.58; mars et avril 3.58; avril et mai 3.58; mai et juin 3.57; juin et juillet 3.58; juillet et août 3.58; août et septembre 3.56; septembre et octobre 3.51.

New York, 7 novembre.—Coton spot—calme à la clôture.

Middling upland 7 9/16; middling Gulf 7 13/16.

Ventes 1024 balles.

New York, 7 novembre.—Futurs fermes à la clôture.

Novembre 72; décembre 727; janvier 730; février 736; mars 737; avril 739; mai 741; juin 742; juillet 744; août 741, septembre 705, octobre 688.

Bulletin Commercial.

Mardi, 7 novembre 1899.

COTON.

Marché de la Nouvelle-Orléans.

SUR FLAOR. Le Coton américain a été offert aujourd'hui des ventes de 2,400 balles et 2,500 à arriver. Le marché est ferme.

Les cotons les plus à la mode plus bas que les autres suivantes.

Low Ordinary..... 5 3/16
Ordinary..... 5 1/2
Good Middling..... 6 1/2
Middling..... 7 1/16
Good Middling..... 7 1/8
Middling Fair..... 7 1/4
Fair..... 8 1/4

Futures de la Nouvelle-Orléans.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Sugar, Coffee, etc.

Marchés divers.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Wheat, Corn, etc.

Marché de New-York.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Sugar, Coffee, etc.

Mouvement du Coton.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Cotton, etc.

Marché de Liverpool.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Cotton, etc.

Marché de Havre.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Cotton, etc.

SUCRE ET MELASSE.

Jobbing 40/40 plus élevé par livre que le prix au détail de la Bourse au sucre pour le sucre, n'a été plus élevé par gallon pour les futures que les autres suivantes.

Open Kettle, per livre..... 4 1/2
Whites..... 4 1/2
Yellow..... 4 1/2
New York..... 4 1/2
Melasse..... 4 1/2

TONNELLERIE.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Sugar, etc.

RIZ.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Rice, etc.

AU BOARD OF TRADE.

Table with 2 columns: Futures, Price. Includes items like Sugar, etc.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N.O.

56 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIEME PARTIE.

MADÉLEINE DÉSESPÉRÉE.

Suite.

Hélas! monsieur, il est bien, bien malade; c'est tout ce que je peux vous dire.

Puis saisissant tout à coup les mains de Thérèse, dont la froideur apparente la révoltait, la jeune fille se mit à parler d'abondance, comme pressée de tout dire, de soulager son cœur débordant d'angoisse et d'entraîner irrésistiblement ceux qu'elle venait chercher.

—Voyons, madame, je vous en prie, venez avec moi, sans hésiter, sans me questionner maintenant.

Croyez que si je vous dis de ne perdre aucun instant, c'est que les minutes mêmes sont précieuses.

Je suis envoyée ici par la volonté expresse d'André qui, depuis huit jours bientôt, est à l'hôpital Lariboisière.

—A l'hôpital! fit Victor, dont le regard exprimait à la fois la terreur et le sursaut d'orgueil qu'allume, en l'esprit des simples, ce titre de maisons de souffrance, fréquentées seulement par les pauvres.

—Oui, monsieur, oui, à l'hôpital Lariboisière, près du boulevard Magenta.

On l'a transporté là il y a huit jours; il avait été grièvement blessé dans le déraillement qui a eu lieu près d'Esby, sur la ligne de Paris.

Et, puisque la vérité seule doit vous décider, la voici tout entière.

Sa vie est en danger, peut-être n'a-t-il que quelques jours à vivre, quelques heures.

Il vest absolument vous voir, vous embrasser avant de mourir; il m'a chargée de vous ramener, c'est sa dernière volonté.

En disant cela, Madeleine sentit sa voix s'étrangler dans sa gorge serrée par l'émotion; elle voulait continuer cependant, mais n'y réussit qu'à mots entrecoupés.

—Ah! venez... venez... Madame, ne le laissez pas mourir tout seul... sans consolation... sans votre baiser maternel... Venez, je vous en supplie, venez!

Elle s'arrêta haletante, à bout de forces et de courage.

Thérèse l'avait écoutée en silence, sans que rien ne trahît dans sa physionomie, pour ainsi dire âgée en une expression de dureté froide, la terrible lutte qui se livrait en elle, l'horrible déchirement dont son cœur saignait, et aussi la terrible colère qui bouillonnait en même temps dans son cerveau.

Car, par une sorte d'intuition toute féminine, elle venait de deviner en la jeune fille qui lui parlait cette Madeleine Dallebois, si détestée maintenant.

Braquement, dans une détresse nécessaire à ses nerfs surexcités à se rompre, elle demanda: —Qui êtes-vous?

—Ne l'avez-vous pas deviné, madame?

—Madeleine Dallebois, je pense!

—Oui, fit Madeleine en baissant la tête comme une coupable.

—Eh bien si, je m'en doutais; ou plutôt j'en étais sûre; vous êtes cette fille!

Elle jeta cette épithète avec un mépris écœurant.

—Mais continua-t-elle d'un accent étrange, subitement changé, et empreint à la fois de douleur et de haine, maintenant que j'en suis tout à fait certaine, je vais donc pouvoir vous dire tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vais pouvoir enfin soulager un peu mon âme meurtrie, déchirée par votre faute, et venger ma tendresse maternelle méconnue, foulée aux pieds par un fils ingrat à cause de vous.

—Oh! madame, ne parlez pas ainsi; n'accusez pas André, surtout!

—Non, je ne l'accuse pas; car c'est vous, malheureuse! qui êtes la seule cause de tous nos maux, et du plus grand peut-être qui puisse nous arriver.

C'est vous qui, par votre légèreté, votre rébellion à l'autorité de votre père et votre inconscience, avez entraîné André à Paris et causé sa perte.

Sans vous, sans votre amour maudit et votre faute, notre fils serait toujours resté près de nous.

Si vous ne lui aviez pas écrit cette lettre, où vous lui racontiez vos malheurs volontaires, il n'aurait jamais eu l'idée de par-

tir, de nous abandonner maintenant que l'âge commence à nous courber et que son affection nous devient plus nécessaire que jamais.

Et l'accident dont il a été la victime, et nous aussi, ne lui serait pas arrivé.

Où c'est vous, vous seule, qui êtes coupable de tout ça!...

—Madame, madame, je vous en supplie, gémit Madeleine, ne m'accablez pas ainsi, ayez pitié!

Ne suis-je pas assez punie déjà par la terrible fatalité?

En même temps elle tomba aux genoux de Thérèse.

—Oui, vous êtes punie, et c'est justice, cria Thérèse véhémentement, car c'est vous qui êtes cause de la mort de celui que vous aimez.

Où, vous porterez toute la vie le poids de vos remords; c'est un crime dont l'effroyable responsabilité fera saigner toujours votre conscience.

Mais si Dieu, dans sa justice puissante, vous inflige ce juste châtiment de vos fautes, qui me vengera, moi, de la perte de l'enfant que j'avais élevé avec toute ma tendresse, qui faisait ma joie et mon orgueil?

—Ah! oui, dit à son tour Victor Ledoux d'un accent accablé, et comme frappé d'une sorte d'assourissement moral par l'exaltation de sa femme, oui, c'est encore nous qui serons les plus malheureux!

Ah! Madeleine, Madeleine, vous nous avez fait bien du mal!

—Pardonnez-moi, pardon! cria la jeune fille éplorée, en se courbant un peu plus encore, comme écrasée sous le poids de sa honte et du désespoir.

Elle demeura tremblante, à genoux devant Thérèse, les mains jointes et crispées, la tête penchée sur la poitrine, sans force et sans défense contre les reproches cruels qui l'atteignaient en plein cœur.

—Vous pardonnez... jamais! répliqua Thérèse d'une voix âpre et terrible, tandis que de ses yeux noirs jaillissait un regard sombre, empreint d'une sorte de férocité.

Non, jamais, jamais! clama-t-elle à plusieurs reprises, se frottant elle-même de sa colère et de sa haine aveugles.

—Mon Dieu, gémit douloureusement Madeleine, que de souffrances!

Puis une brusque réaction se créa se fit en son esprit, elle releva la tête soudainement et, se remettant sur ses pieds presque d'un bond, elle reprit d'un accent plus ferme, mais étrange et comme égaré:

—Eh bien, tenez, j'accepte tous vos reproches, je subis votre colère, j'exécute votre haine, et plus tard, si vous le voulez, vous pourrez vous venger de moi.

—Mais que me révoit, sans que je fasse entendre une seule plainte, mais oubliez tout cela pour le moment, je vous en conjure.

Suivez-moi d'abord, partons pour Paris. André mourant vous attend, songez à lui, à lui seul, avant tout... venez!

—Oui, vous avez raison, répartit Thérèse, nous allons partir, mais sans vous. Je n'ai besoin, pour trouver mon fils, ni de vos conseils, ni de votre aide; je sais où il est, cela me suffit.

Et je ne veux pas de votre contact qui surexcite ma colère; et je ne veux pas non plus, que vous revoyiez André, pour me voler ses dernières paroles, son dernier regard, son baiser d'adieu et sa pensée suprême.

Je veux qu'à sa dernière minute tout entier et que seule, ma tendresse maternelle reçoive son âme malheureuse.

—Madame, je vous en supplie, implora Madeleine défaillante, laissez-moi vous accompagner.

—Non, jamais! Partez, allez-vous-en d'ici tout de suite.

Vous êtes une malheureuse, une criminelle, partez, partez! je vous maudis!

En disant cela, Thérèse marchait sur Madeleine, le bras levé dans un geste tragique qui montrait la porte ouverte, avec dans le regard une telle expression d'autorité cruelle que la jeune fille reculait machinalement, incapable de résister.

Elle comprenait que tout était